

RONALD
MALFI

BLANK
D'OES

SEUIL
CADRE
NOIR

BLANC D'OS

RONALD MALFI

BLANC D'OS

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ANTOINE CHAINAS

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Bone White*
Éditeur original : Kensington
© Ronald Malfi, juillet 2017
ISBN original : 978-1496703880

ISBN 978-2-02-142076-0

© Éditions du Seuil, février 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Darin et Jon, mes frères

« L'enfer est vide, tous les démons sont ici. »

William Shakespeare

PREMIÈRE PARTIE

DÉPOUILLES

Chapitre 1

L'homme entra dans le restaurant de Tabby White par un mardi nuageux. Il était aux alentours de 7 heures et personne ne le reconnut, hormis une poignée de clients matinaux. L'individu habitait pourtant la petite localité depuis une trentaine d'années. Un vent glacé l'accompagnait. Il portait un épais manteau en peau de chamois, doublé d'un lainage : le montagnard typique. Des lambeaux de feuilles mortes, des grains de poussière se mêlaient à sa barbe hirsute et grisonnante. L'épiderme s'empourprait à la pointe du nez. Les engelures menaçaient le pourtour de ses yeux gonflés. Son épais maillot de corps paraissait maculé de sang séché.

Bill Hopewell, dont la famille peuplait la région depuis trois générations, fut le premier à mettre un nom sur le nouveau venu, même s'il lui fallut plusieurs minutes pour cela. Le temps qu'il parvienne à identifier le vieux Joe Mallory, qui vivait sur Durham Road, celui-ci s'était installé au comptoir et réchauffait ses mains autour d'une tasse de chocolat chaud servie par Tabby.

« C'est toi, Joe ? » demanda Bill. Le restaurant de Tabby n'était pas un établissement très important : il comptait seulement une demi-douzaine de consommateurs à l'heure du petit déjeuner. Certains d'entre eux levèrent les yeux de leur assiette, considérèrent l'intrus émacié accoudé au zinc et vêtu d'un manteau en peau de chamois. Joe Mallory, si

c'était bien lui, ne leur prêta aucune attention. Bill avait pris place à l'une des tables bancales, devant une omelette et un café noir. Il ne savait même pas si le montagnard l'avait entendu.

La mine de Tabby White l'incita néanmoins à s'approcher du comptoir. La patronne, d'ordinaire joviale, affichait une attitude empreinte de gravité, pour ne pas dire d'inquiétude. Elle avait promptement servi Mallory et l'épiait maintenant depuis l'extrémité du comptoir. Au-dessus d'elle, une horloge en forme de chat, dont les yeux allaient et venaient, égrenait les secondes avec une régularité de métronome.

Bill posa son séant sur le tabouret voisin de celui de Mallory. « Salut, Joe. » Quand celui-ci se tourna enfin, Bill eut un doute. Le Mallory qu'il connaissait, celui de Durham Road, avait environ cinquante ans alors que ce type en faisait largement soixante, voire plus. Et puis Mallory, s'il ne s'était jamais distingué par une hygiène scrupuleuse, n'aurait pas dégagé une telle puanteur. On aurait cru qu'il ne s'était pas lavé depuis un mois.

Un large sourire se dessina sur la face de l'homme, les lèvres gercées, encroûtées, s'étirèrent sous sa barbe piquante. Une engelure aussi rugueuse qu'une écorce noircissait un coin de sa bouche. Les chicots épars qui lui servaient de dentition ressemblaient à des rivets trop espacés.

« Où t'étais passé ? s'enquit Bill. On t'a pas vu depuis un sacré bout de temps.

– Des années », précisa Galen Provost, assis à une table près de la fenêtre. « Pas vrai, Joe ? »

L'intéressé pivota sur son tabouret, les mains autour de sa tasse. Il porta le breuvage à ses lèvres, déglutit bruyamment. Une traînée de chocolat chaud serpenta entre ses poils de barbe avant de s'égoutter par terre.

Bill et Galen échangèrent un regard circonspect. Tabby se rongea l'ongle du pouce, immobile sous l'horloge en forme de chat.

Mallory grogna soudain d'une voix traînante : « Il est bon ton chocolat, Tabby. Diablement bon. »

La patronne ne put réprimer un sursaut. Elle heurta une étagère, une bouteille de ketchup tomba au sol.

« Qu'est-ce que t'as sur tes vêtements ? » aboya sans façon Galen. À présent, tous les clients avaient les yeux rivés sur le montagnard.

« C'est du sang ? » voulut savoir Bill. Il parlait un ton en dessous de celui de Galen. Si ce dernier avait été aussi près que lui de Mallory, songea-t-il, il aurait montré davantage de prudence. Il aurait vu la saleté dans les plis de sa peau, les cheveux infestés de vermine, les ongles apparemment cerclés d'hémoglobine coagulée. Il aurait également remarqué que Mallory n'était pas dans un état normal. Bill se racla la gorge : « T'es resté dans la forêt ? »

Ce fut à ce moment-là que Joseph Mallory se mit à rire. Ou à sangloter. Longtemps après, quand le visage du montagnard apparaîtrait sur les écrans de télévision, Bill s'interrogerait encore sur la nature de sa réaction. Pour l'instant, les gloussements rauques de Mallory évoquaient le bruit d'un moteur récalcitrant. Ses yeux s'embuaient de larmes.

Bill se leva de son tabouret, recula de quelques pas.

Le rire ou le sanglot de Mallory se prolongea quelques secondes puis s'interrompit net. L'homme essuya les larmes d'une grosse main calleuse. Il sortit ensuite une poignée de billets froissés de la poche intérieure de son manteau, étala les coupures sur le comptoir. Une inclination de tête en direction de Tabby, pétrifiée.

Il fit grincer son tabouret et, non sans difficulté, descendit de son perchoir. Ses mouvements raides, laborieux,

s'apparentaient à ceux d'un vieillard aux articulations fragiles et aux muscles noués. Bill aperçut aussi des traces sombres sur son manteau et son pantalon.

« Ils sont là-bas, indiqua Mallory. Tous sans exception. » Son timbre enroué était pratiquement inaudible, si bien que Bill serait contraint, ultérieurement, de répéter ses propos à Galen et aux autres clients. « Ils sont tous morts, continua le montagnard. Je les ai tués. C'est terminé maintenant, alors me voilà. » Il regarda Tabby. « Val Drammell s'occupe toujours de la sécurité dans le coin ? »

La patronne ne répondit pas.

« Oui », confirma Bill.

Mallory hocha la tête. « D'accord. Il faudrait que l'un d'entre vous l'appelle. Dites-lui que je suis devant l'église. Qu'il envoie les flics me chercher.

– Pas de problème », bredouilla Bill, trop stupéfait pour demander des précisions. Et Mallory de conclure : « Merci beaucoup », avant de se diriger vers la porte et de sortir dans la froide grisaille matinale.

Bill prit la parole sans regarder la tenancière, les yeux fixés sur la fenêtre. À l'extérieur, la silhouette décharnée de Joe Mallory se déplaçait lentement en direction de l'église. « Tabby, tu ferais mieux de faire comme il dit. Donne un coup de téléphone à Val. »

La patronne mit plusieurs secondes à réagir. Elle eut enfin le ressort d'aller à la caisse et de prendre le portable placé à côté de la machine. L'une de ses baskets laissa des empreintes de ketchup sur le linoléum, sans qu'elle le remarque. Elle composa le numéro d'un doigt hésitant puis appliqua le récepteur contre son oreille. Sa voix grêle était proche du gémissement. « Val ? C'est Tabby, au restaurant. » Une pause. « Je te passe Bill Hopewell. »

Elle tendit l'appareil à Bill. Celui-ci le cala contre son oreille. Il regardait encore Joe Mallory s'éloigner le long de la route de l'église. Sur la ligne d'horizon naissait un jour délavé, annonciateur d'un rude hiver. « Salut Val, je crois que tu devrais venir. » Et il lui expliqua la situation.

Chapitre 2

Il était 8 h 15 lorsque le téléphone de Jill Ryerson sonna.

« Brigade criminelle, inspectrice Ryerson à l'appareil.

– Bonjour madame Ryerson. Je suis Valerie Drammell, agent de la sécurité publique à Dread's Hand. J'avais votre carte alors je me suis permis. Je pense qu'on a un problème. » Une voix d'homme avec un prénom de femme, songea Ryerson. Il parlait précipitamment, mangeait les mots si bien que l'on avait du mal à le comprendre.

« Redites-moi où vous êtes ? »

Il s'éclaircit la voix. « À Dread's Hand, madame. »

Cette localité lui rappelait quelque chose. L'appellation singulière restait en mémoire, « La Main d'effroi », mais les circonstances dans lesquelles elle l'avait entendue prononcer lui échappaient. Un événement avait dû se produire là-bas, une affaire qu'elle avait traitée au cours des dernières années.

« Qu'est-ce qui vous arrive, Drammell ?

– Un gars d'ici, un nommé Joe Mallory, affirme qu'il a tué plusieurs personnes et qu'il a enterré les corps dans la forêt. Il a... Enfin, il semblerait qu'il ait du sang sur ses vêtements. Du sang séché, apparemment. Il n'a pas l'air dans son état normal, alors j'ai pensé... Je suis au bon numéro, n'est-ce pas ? »

Elle confirma à Drammell qu'il s'adressait effectivement au service compétent et qu'elle serait sur place dès que possible.

Lorsqu'elle eut raccroché, elle se rendit dans le bureau voisin, où officiait Mike McHale.

« Dread's Hand, ça te parle ? »

McHale se tourna avec un grognement pour prendre une carte de l'Alaska sur la table derrière lui. Après l'avoir dépliée sur son bureau, il se mit en devoir de l'étudier.

« L'agent du coin a appelé, expliqua Ryerson. Un villageois prétend avoir tué des gens. »

McHale leva les yeux, une ride au front. « Ah bon ? »

Ryerson haussa les épaules.

L'autre poursuivit ses recherches et, au bout d'un moment : « Tiens, c'est ici. » Il tapota un endroit situé à l'intérieur des terres. « Dans les montagnes. On devrait pouvoir y être en une heure et demie. »

Ryerson dissimula un sourire. « Qui ça, on ? »

– Je serais un piètre collègue si je te laissais partir seule à la chasse au meurtrier.

– Alors c'est toi qui conduis. »

Ils trouvèrent Valerie Drammell assis à côté d'un barbu à l'allure d'épouvantail, sur un banc à l'extérieur de l'église du village. Ryerson et McHale sortirent de leur voiture de patrouille et se dirigèrent vers l'étrange duo. Ryerson nota les traces noirâtres sur le maillot et le bas du pantalon de Mallory. Du sang, en effet, mais pour l'instant, cela ne voulait pas dire grand-chose. Le type avait aussi bien pu passer les derniers jours à chasser dans les bois. Une lueur grise dans les yeux de l'épouvantail alerta cependant la policière.

« Je suis là pour être en paix avec lui, déclara Mallory quand ils furent près du banc.

– En paix avec qui ? demanda Ryerson.

– Venez, je vais vous montrer. » Mallory s'appuya sur l'épaule de Drammell pour se lever. L'expression de l'agent

suggérerait qu'il n'était pas enchanté de ce contact, mais il ne fit pas un mouvement pour se dégager. Son regard croisa celui de la policière : il paraissait soulagé de leur présence, soulagé de pouvoir déléguer les responsabilités à quelqu'un d'autre.

Ryerson stoppa Mallory. « Attendez un peu. Drammell nous a appelés pour signaler que vous étiez l'auteur de plusieurs homicides. C'est vrai ?

– Oui, madame.

– Des homicides récents ?

– Oh non. Il a coulé de l'eau sous les ponts depuis le premier meurtre, pour moi en tout cas.

– Où sont les corps ?

– J'allais justement vous les montrer. » Il désigna l'épaisse forêt qui recouvrait les flancs des White Mountains.

« Ils sont là-haut ?

– Oui, tous.

– Des gens, intervint Drammell. Il m'a dit qu'il y avait enterré des gens. On peut au moins s'accorder là-dessus.

– Je comprends. » Ryerson reporta son attention sur Mallory. « Vous confirmez ? Vous avez tué des gens et vous les avez enterrés là-haut ?

– Oh oui. »

La policière laissa son regard errer sur la cime des arbres avant de revenir au suspect. La forêt s'étendait sur des kilomètres et les contreforts du massif pouvaient s'avérer traîtres. Sans compter que Mallory ne semblait pas au mieux de sa forme et paraissait aussi entêté qu'une mule. « À quelle distance ?

– On peut y aller à pied, pas de souci. »

Vu la façon dont il s'était appuyé sur Drammell quelques secondes auparavant, Ryerson nourrissait de sérieux doutes à ce sujet. « Il vaudrait mieux consulter un médecin d'abord.

– On aura tout le temps ensuite, objecta Mallory. Je ne vais pas vous claquer dans les pattes, madame. Laissez-moi vous montrer où ils sont, c'est important. Très important. »

La policière échangea un regard avec McHale qui, malgré sa neutralité toute professionnelle, paraissait un peu sceptique.

« D'accord », décida-t-elle finalement. Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, elle croyait Mallory quand il insistait sur la nécessité d'agir sans attendre. Il semblait penser que le moindre retard compromettrait la découverte des corps. Elle dénicha une veste dans le coffre de la voiture, aida Mallory à l'enfiler. Le suspect baissa les yeux sur l'insigne cousu à la poitrine. La perplexité se lut sur son visage raviné.

« Vous m'en direz tant », murmura-t-il en caressant l'insigne.

L'ascension dura presque une heure. D'après Ryerson, ils avaient couvert à peine plus d'un kilomètre et demi. En voiture, elle n'aurait pas grimpé la moitié du chemin, une ancienne route minière. Au bout d'un quart d'heure de marche, la chaussée s'étrécissait pour former un sentier d'un mètre de large. Ils devaient parfois franchir des éboulis et escalader des rochers. Pour finir, le layon se perdait dans une végétation composée de pins et d'épicéas. De gros blocs de pierre moussue interrompaient le tracé à intervalles réguliers.

À un moment donné, McHale maugréa sans s'adresser à personne : « Si c'est une caméra cachée, j'assomme le réalisateur avec ma lampe torche. »

Ryerson avait laissé Mallory passer devant. Elle ne l'avait pas menotté, ce qui aurait rendu sa progression trop compliquée, mais avait pris soin de le fouiller discrètement quand elle l'avait aidé à mettre la veste. Il ne cachait pas d'arme. Dans sa vie, elle avait croisé assez d'affabulateurs, assez de cinglés pour avoir un doute sur la santé mentale de ce type. En conséquence de quoi elle ne le quittait pas des yeux.

« Comment vous avez eu ma carte ? demanda-t-elle à Drammell tandis qu'ils continuaient à marcher. Le nom de votre village m'est familier, mais je n'y suis jamais venue.

– Deux agents sont passés l'année dernière. Ils cherchaient un gars qui s'était évaporé dans la nature. Pour autant que je sache, ils ne l'ont pas retrouvé. Ils m'ont donné vos coordonnées quand ils sont partis. J'étais censé vous contacter si le type refaisait surface. Ce qui ne s'est jamais produit. »

Oui, cette histoire lui revenait à présent en mémoire. Ils avaient reçu un appel du frère de la victime. Celui-ci avait pu retracer le parcours du disparu jusqu'à Dread's Hand. Ryerson avait pris sa déposition, mais ne s'était pas déplacée en personne. Elle avait envoyé deux subalternes afin de procéder aux vérifications d'usage. La chronologie des faits demeurait floue ; elle se souvenait toutefois qu'ils avaient retrouvé la voiture de location du type dans le coin.

« Le disparu, vous lui avez remis la main dessus ? voulut savoir l'agent.

– Non. »

Malgré son état de santé déplorable, Mallory grimpait sans difficulté. McHale et Drammell, eux, atteignirent la clairière à bout de souffle. C'était là que le tueur présumé affirmait avoir enterré huit corps sur cinq ans. Si le nombre des victimes ne faisait pas de doute dans son esprit, la période durant laquelle il prétendait avoir tué demeurait en revanche plus incertaine.

« Le temps n'est pas le même ici », signala-t-il.

Ryerson et McHale se regardèrent. Le second prit la parole : « Vous comprenez ce que vous êtes en train de nous raconter ?

– Bien sûr, s'indigna Mallory. Vous me prenez pour un imbécile ?

– Non, monsieur », répliqua McHale. Ryerson détecta une pointe de sarcasme derrière la repartie de son camarade.

« Cette clairière est vaste, constata la policière. Vous pourriez nous fournir des indications plus précises ?

– Les corps sont éparpillés. Venez. »

Il désigna vaguement plusieurs emplacements, sur une surface de cinq hectares. Ryerson l’observait alors qu’il opérait son macabre décompte d’une voix maussade : « une âme ici, une autre plus loin... », et elle ne pouvait se départir du sentiment que tout ça, c’était du vent. Joseph Mallory n’était qu’un montagnard à moitié fêlé, les vêtements incrustés de sang d’élan ; un pauvre type qui réclamait son quart d’heure de gloire, avec le concours de la police de Fairbanks. De toute évidence, l’homme avait un petit vélo dans le ciboulot, ainsi qu’aimait à dire son père.

« Et voilà le dernier », conclut Mallory après avoir baladé les policiers et Drammell sur les verdoyants arpents du bon Dieu (pourtant, l’Alaska à la mi-septembre n’avait rien de verdoyant : juste de la terre grise et dure comme du caillou, parsemée d’arbres austères). Il leur avait fallu deux heures pour achever la ronde. Mallory s’était parfois emmêlé les pinces, d’autres fois il avait réclamé une pause... Dire qu’ils devaient encore retourner à la voiture. Ryerson transpirait en dépit du froid. Les efforts de l’ascension en uniforme et en parka l’avaient sérieusement fatiguée. Elle demanda à McHale de marquer chaque emplacement. Le policier était parvenu à planter des bâtons, auxquels il avait attaché des Kleenex pour une meilleure visibilité.

À un moment donné, il s’était approché d’elle. Elle avait perçu sa voix chaude, senti son haleine parfumée de café. « Tu ne crois quand même pas qu’il y ait quoi que ce soit d’enterré ici ?

– Non. Il m’a l’air perdu. Mais suivons la procédure, on ne sait jamais.

– Bien reçu. »

Elle se tourna vers Mallory : « Maintenant, je vais vous menotter et vous emmener à Fairbanks. J'aimerais beaucoup que vous passiez un examen médical.

– Je me sens en forme. » Planté au milieu de la clairière, il ferma les yeux et inclina son visage buriné vers le soleil. Des plaies suppuraient sur ses joues et sur ses lèvres. Il paraissait souffrir de nombreuses engelures. « On est déjà restés trop longtemps ici. J'ai neutralisé les lieux, mais partons avant qu'il retrouve sa puissance. »

Ryerson allait lui demander de développer son raisonnement quand Drammell prit la parole : « En effet, on ferait mieux de retourner au village. Tout de suite. » Il jetait des regards autour de lui comme s'il s'attendait à voir une créature sortir de la forêt. Un fantôme, peut-être.

Ryerson dévisagea alternativement l'agent et McHale. « Considérons qu'on est sur une scène de crime. Sécurisez le périmètre avec le ruban et prenez des photos pendant que je redescends à la voiture. Je réclamerai du renfort par radio et j'en profiterai pour aviser le bureau du procureur à Anchorage, au cas où... Eh bien, au cas où notre ami aurait dit la vérité.

– Évidemment que j'ai dit la vérité, s'insurgea Mallory.

– Je dois rester aussi ? » interrogea Drammell.

Ryerson songea qu'il s'exprimait comme un enfant grognon. « Vous n'êtes pas obligé, monsieur Drammell, mais votre aide serait précieuse. »

L'agent acquiesça à contrecœur. La sinistre vision des bâtons dressés avec leurs mouchoirs, ajoutée à l'heure passée sur le banc d'église en compagnie de Mallory, avait dû mettre les nerfs du pauvre agent à rude épreuve. Il se ficha une cigarette entre les lèvres.

« Interdit de fumer, spécifia la policière. Vous êtes théoriquement sur une scène de crime. »

Drammell la fixa pendant de longues secondes. Ryerson eut le temps de penser : *D'accord, séquence intimidation*. L'agent finit par ôter le cylindre de tabac de sa bouche et par le coincer derrière l'oreille.

La policière attachait les mains de Mallory derrière son dos.

« Tu es sûre que tu n'as pas besoin d'aide pour le ramener à la voiture ? s'enquit McHale.

– Ne t'inquiète pas. Assure-toi simplement que les habitants du coin ne viennent pas dans la clairière.

– Les villageois ne se risqueront pas ici », fit Drammell. Il n'ajouta aucun éclaircissement à sa réflexion énigmatique.

Dès qu'elle fut derrière le volant, et Mallory installé sur la banquette arrière, au-delà de la grille de séparation, Ryerson lui récita ses droits.

« J'ai pas besoin d'avocat, déclina le suspect. J'ai confessé mes péchés, c'est suffisant.

– Je m'en tiens à la procédure, monsieur Mallory, rien que la procédure. » Elle mit le contact et poussa le chauffage au maximum. Quelques passants s'arrêtèrent au bord du trottoir, intrigués. Des nuages de condensation émergeaient de leur bouche, tournoyaient dans l'atmosphère. Ryerson trouvait qu'ils ressemblaient à des réfugiés échoués sur une terre d'exil.

Elle enclencha la première et roula au pas le long de la rue principale, composée en partie de terre battue et en partie de gravier. Les badauds les suivaient du regard.

La policière observa Mallory dans le rétroviseur. « Vous aviez un mobile, pour ces meurtres ? Vous voulez m'en parler ?

– Non.

– Pas de mobile ?

– Pas envie d'en parler.

– Pourquoi ? »

Mallory ne répondit pas.

« Et leurs noms ? poursuivit Ryerson. Vous les connaissez ? Ils habitaient Dread's Hand ? »

– Je me doute que vous aurez du mal à comprendre, mais j'aime mieux pas prononcer leurs noms à voix haute, madame. Pour être honnête, je m'en souviens pas vraiment. Leur identité n'a jamais eu d'importance.

– Ah oui ?

– Peut-être que vous saisissez le moment venu. Tant mieux pour vous.

– C'est un jeu, monsieur Mallory ? Dans ce cas-là, prévenez-moi tout de suite, cela nous évitera un travail inutile.

– Un jeu ?

– Une plaisanterie, si vous préférez. Par exemple en prétendant qu'il y a des corps alors qu'il n'y en a pas.

– Oh, les corps sont là, madame, pas de souci. Loué soit le Seigneur, ils y sont tous. »

Ryerson, elle, n'en était pas si sûre.

Une heure et demie plus tard, elle déposait Mallory à Fairbanks, sous la garde de deux nouvelles recrues. Pendant ce temps, McHale et Drammell, après avoir établi un périmètre de sécurité autour de la clairière, attendaient l'équipe cynophile, de même qu'un technicien spécialisé dans la détection radar. Ryerson n'y croyait pas trop, jusqu'à ce que McHale l'appelle.

« Tu ferais mieux de revenir à Dread's Hand, Jill. » Elle décelait une certaine excitation dans sa voix, même s'il s'appliquait à rester calme. « On a un corps. »

Chapitre 3

Paul Gallo cajolait un verre de Johnny Walker en corrigeant les copies de ses étudiants sur *Au cœur des ténèbres*, lorsqu'il entendit parler pour la première fois du monstre.

Alors qu'Annapolis regorgeait de bars rustiques, de débits de boissons dont la décoration se rapportait plus ou moins à la navigation, il avait choisi un lieu plus insolite : le Telluride. L'établissement figurait un chalet de montagne, les murs lambrissés comportaient leur lot de photos des Rocheuses enneigées. Il y avait même une paire de skis accrochée aux panneaux de bois. Une agréable cheminée réchauffait un vieux divan aux motifs navajos en bout de salle. Des têtes d'antilopes empoussiérées se dressaient sur des supports laqués, fixant l'assistance de leurs pupilles ternes.

Le patron était un retraité de la brigade criminelle de Baltimore nommé Luther Parnell. Il n'avait jamais skié de sa vie et avait avoué plus d'une fois à Paul qu'il ne savait pas faire la différence entre un raidillon de côte et une reddition de compte. Il avait acheté ce bar pour la clientèle, nombreuse, et pour les travaux de réfection, inexistants. L'endroit était demeuré inchangé, jusqu'au nom, qui avait été conservé.

Paul appréciait l'ambiance et il aimait Luther, mais il venait avant tout parce que le Telluride se situait à un pâté de maisons du campus. Les mardis et les jeudis, il sortait tard de cours. Quand il n'avait pas envie de se contenter du four

à micro-ondes de son logement de fonction, il lui suffisait de traverser la rue pour aller manger un morceau. Il avait pris l'habitude de se restaurer en corrigeant les travaux de ses étudiants et en discutant avec Luther.

Ce soir-là, Paul avait presque fini son steak et entamait son second verre de whisky lorsque Luther avait dit, l'air de rien : « Dread's Hand. » L'enseignant avait levé les yeux de sa copie. « Pardon ? »

Luther désigna la télévision au-dessus du comptoir. On apercevait sur l'écran une vue aérienne d'une clairière entourée d'une épaisse forêt. Une voiture de police esseulée stationnait entre deux arbres. Un petit attroupement s'était formé en bordure de l'espace dégagé, où les forces de l'ordre avaient déployé un ruban jaune. Le texte sous l'image indiquait que la scène se déroulait à Dread's Hand, en Alaska.

« Sacré nom pour une bourgade, non ? dit Luther.

– C'est quoi ce reportage ? Tu peux monter le son ? »

Le patron ne l'entendit pas car au même moment, un chauve entre deux âges, au bout du comptoir, claironna une plaisanterie. Le taulier éclata d'un rire puissant.

« Luther, appela Paul, tu veux bien monter le son ? »

Un autre texte apparut sur le bandeau : « DÉPOUILLE ANONYME RETROUVÉE DANS UNE TOMBE SOMMAIRE ».

Paul se leva. Le stylo rouge avec lequel il notait les partiels roula sur la table avant de rebondir au sol. Paul se concentra sur le poste et rien d'autre.

Luther glissa son imposante carcasse derrière le bar pour prendre la télécommande.

« Allez, s'impatienta Paul avec un geste de la main. Allez...

– Voilà, du calme », bougonna le patron en cherchant l'accessoire.

Un nouveau texte vint se substituer au précédent. Paul sentit des doigts glacés courir le long de son échine. « UN

HABITANT D'UN VILLAGE ISOLÉ EN ALASKA SOUPÇONNÉ DE PLUSIEURS MEURTRES ».

Paul entendait son battement cardiaque se répercuter dans ses oreilles.

« Luther...

– Oui, oui, une seconde. » Il trouva enfin la télécommande, qu'il pointa vers le poste.

La voix d'une journaliste retentit dans la salle. « ... ce mardi, quand un individu est entré dans le restaurant du village pour avouer une série d'homicides. Selon des sources proches de l'enquête, le suspect prétend avoir enterré ses victimes dans la forêt, à quelques kilomètres de Dread's Hand. Cette petite localité, un ancien village minier, est située à environ cent cinquante kilomètres au nord-ouest de Fairbanks. Comme vous pouvez le constater sur ces images aériennes, la police est sur place. Les techniciens travaillent d'arrache-pied depuis quarante-huit heures. Les autorités n'ont pas encore communiqué l'identité du meurtrier présumé et peu d'informations circulent pour l'instant, mais nous pouvons confirmer que le suspect est sous bonne garde, à l'hôpital où il subit une batterie d'examens. Un témoin aurait déclaré que l'individu serait, ou aurait été, un habitant de la commune, chose que la police n'a pas encore confirmée.

– Une actualité à suivre de près, Sandra », dit un présentateur tandis que l'image basculait sur un plateau de télévision. Lui et sa consœur, derrière un pupitre, affichaient un entrain de façade que démentait la gravité de leur propos. « Pour résumer, un corps non identifié a été retrouvé à l'endroit où un tueur autoproclamé aurait enfoui plusieurs victimes, dans un village reculé de l'Alaska. »

Paul ne put détacher son regard de l'écran qu'au moment des publicités. Son cœur battait la chamade, ses mains

tremblaient. Il se rendit compte avec un temps de retard que Luther s'adressait à lui. « Ça va, Paul ? »

L'intéressé regarda autour de lui. Les rares clients qui le dévisageaient détournèrent aussitôt les yeux.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » s'inquiéta Luther. Il fit signe à Paul de prendre un tabouret avant d'avoir un malaise. L'enseignant s'exécuta. Il demeura un instant avec son verre à la main, puis le vida d'un trait.

Luther baissa le son de la télévision, remit la télécommande à sa place, sous le comptoir. Le diamant qu'il portait à l'oreille gauche scintilla. « Bon sang, tu vas me dire ce qui se passe ? »

Paul se racla la gorge. « Dread's Hand. C'est le patelin où Danny a disparu.

– Danny... » Luther prononça ces deux syllabes à la façon de quelque terme vernaculaire. Cependant, Paul vit rapidement ses traits s'altérer. Le déclic venait de se produire, l'ancien enquêteur de la brigade criminelle refaisait surface. « Ton frère, oui. Tu es sûr que c'est le même bled ?

– Absolument. » Il médita amèrement : *Qui pourrait oublier un nom pareil ?*

Le tenancier jeta un coup d'œil à l'écran. Une réclame vantait les mérites des prêts hypothécaires. Luther connaissait l'histoire du frère de Paul. Ce dernier était même passé plusieurs fois en sa compagnie à l'époque où il l'hébergeait. Lorsque Danny avait disparu, c'était Luther qui avait mis Paul en rapport avec un ancien confrère de Baltimore, Richard Ridgley. Celui-ci s'était procuré certaines pièces du dossier : relevés téléphoniques et historique de carte bleue. Il avait également permis à Paul d'entrer en contact avec Jill Ryerson, enquêtrice à la brigade criminelle de Fairbanks. Les hommes de Ryerson avaient découvert la voiture de location

de Danny, abandonnée sur le bas-côté d'un chemin de terre battue, non loin de Dread's Hand.

« C'est une histoire de dingue », murmura Paul. Son esprit tournait à vide.

« Reste assis, conseilla Luther, vas-y doucement.

– Je vais bien, promis. » Paul avait beau faire de son mieux, il savait qu'il ne donnait pas le change. Son corps était passé du frisson à l'ébullition en un quart de seconde. Il avait desserré sa cravate et détaché les deux boutons de son col.

« Tu veux que j'appelle Ridgley ? » proposa Luther.

– Pas sûr que ce soit une bonne idée à ce stade de l'affaire. » La télévision continuait à diffuser des publicités. « Dis-moi, Luther, ils procèdent comment dans ces cas-là ? Ils trouvent un cadavre et puis... et puis quoi ? »

Luther croisa les bras. La Tahitienne tatouée sur son biceps ondula. Paul crut qu'il réfléchissait, mais quand il prit la parole, il s'aperçut que l'ex-flic cherchait simplement à ménager la sensibilité de son interlocuteur. « Eh bien, tout dépend de l'état de ton macchabée. S'il n'est pas trop abîmé, ils peuvent procéder à un relevé d'empreintes et vérifier dans leur base de données. Les dents aussi, c'est une possibilité, mais ils s'en servent comme confirmation une fois qu'ils ont une identité présumée. Il existe d'autres moyens, mais je ne suis pas certain que tu veuilles en savoir plus.

– Explique-moi juste ce qui va se passer à partir de maintenant.

– Ce qui va se passer, c'est que tu vas éviter les conclusions hâtives. Tu m'as dit que tu connaissais quelqu'un en Alaska, non ? Une nana que Ridgley t'avait présentée.

– Ryerson. Une enquêtrice de la Criminelle.

– Appelle-la.

– Il est quelle heure en Alaska ?

– Aucune idée. » Luther se pencha sous le comptoir pour récupérer une bouteille de Johnny Walker. Il servit Paul pour la troisième fois depuis le début de la soirée. « Cadeau de la maison. Bois. »

L'alcool le tentait, mais il craignait de renverser le verre. Ses mains tremblaient trop.

« 16 h 45 », dit le chauve au bout du comptoir.

Paul se tourna vers lui. « Pardon ?

– Il est 16 h 45 en Alaska. » Le type se leva, une pinte de bière à la main, pour venir s'installer à côté de lui. Il tapota une montre de luxe à son poignet, ou ce qui y ressemblait. « 16 h 48 exactement. Soit quatre heures de moins que nous.

– Merci.

– J'ai longtemps vécu à Anchorage. » Une pause. « Je ne voulais pas écouter la conversation, je vous assure.

– Il n'y a pas de mal. »

Le chauve eut un sourire jovial, ce qui incita Paul à croire qu'il n'avait pas entendu la totalité de ce qu'ils avaient dit. Mais il s'agissait d'une jovialité forcée, ou alors le type était soûl. Paul indiqua le téléviseur. « Dread's Hand, vous connaissez ?

– Non, désolé. Il existe beaucoup d'anciens villages miniers dans le coin. Certains sont si petits qu'on ne sait même plus s'ils appartiennent encore à la civilisation. D'autres en sont carrément exclus. »

Il est soûl, trancha intérieurement Paul.

Sans cesser de sourire, l'homme sirota son breuvage. « Le monde est différent, par là-bas.

– J'en suis sûr. » Paul songeait à la boîte dans l'armoire de sa chambre, et à ce qu'elle contenait.

Luther passa le doigt sur l'écran de son iPhone. « Ils ont publié un article sur la page d'actualité de Yahoo. Mis à jour il y a cinq minutes, mais pas d'informations supplémentaires.

- Ils sont cinglés là-haut, précisa le chauve.
- Qui ça ? demanda Paul.
- Tout le monde. Même en ville. Mais plus vous vous enfoncez dans les régions rurales, plus ils disjonctent. On dirait des punaises. Suicides, alcoolisme, violences conjugales... Dans certains coins, le viol est une véritable institution, vous savez, même s'ils n'en parlent pas à la télé. En tout cas pas dans le Sud. » L'homme hocha la tête en direction du poste. La lueur bleutée des images se reflétait sur son crâne. « Vous n'entendez parler d'eux que lorsqu'un drame comme celui-ci se produit. Alors là, ils font la une. Du moins pour un temps. »

Les présentateurs étaient revenus à l'écran, mais traitaient à présent d'autres événements. L'état du monde, les fusillades quasi quotidiennes sur le sol américain, les attaques terroristes à l'étranger... C'était à se demander comment ils avaient trouvé le temps d'évoquer quelques morts en Alaska.

« Je travaillais dans le Nord au milieu des années 1980, expliqua le client ivre. Je traitais des demandes d'indemnisation pour une compagnie d'assurances entre Anchorage et Fairbanks. Mes dossiers concernaient principalement des entreprises liées au gaz ou au pétrole, alors je résidais en général dans de bons hôtels, dans de grandes villes. J'étais basé à Anchorage, mais il m'arrivait de me rendre dans des régions éloignées, dans des hameaux au bout de chemins défoncés, quand un engin de forage tombait en panne ou qu'un camion versait dans le fossé à cause du verglas. Ces accidents arrivent plus souvent qu'on ne le pense.

- J'ai vu une émission télévisée où des poids lourds fondaient sur des étendues gelées, intervint Luther.

- La plupart des routes de montagne ne sont pas goudronnées, et certaines portions s'avèrent délicates. Parfois, des arbres tombent en travers de la chaussée, le chauffeur

voit l'obstacle trop tard... » Luther opina. L'autre poursuivit : « On était en 1983 ou 1984. J'avais la vingtaine et ils m'avaient envoyé à Manley, à deux cents kilomètres de Fairbanks, près de la rivière Tanana. Autant dire au milieu de nulle part, sauf pour les villages miniers dont je vous ai parlé tout à l'heure. Je crois que la population de Manley s'élevait à soixante-dix âmes, guère plus. La plupart des gars vivaient de la pêche.

« Il y a une voie qui relie Manley à Fairbanks, la Elliott Highway. Quand on quitte Fairbanks, c'est un ruban d'asphalte normal, mais au bout de cent kilomètres, la chaussée se transforme en piste coriace. Un camion-citerne avait fait une sortie de route juste avant Manley et on m'avait envoyé sur place pour constater les dégâts et remplir un formulaire d'indemnisation. La Elliott Highway est réputée dangereuse et les accidents se multiplient en hiver. Pourtant, ce camion-là s'était planté au mois de mai, par un temps radieux.

« Me voilà sur les lieux du sinistre, à prendre des photos et à cocher des cases, quand j'entends une espèce de tacot qui vient stationner derrière moi. Il y avait eu très peu de passage dans la matinée, alors j'ai trouvé ça bizarre, vous savez. Je me retourne et je vois une grosse Dodge marron, avec un canoë arrimé au toit. Une Dodge Monaco. Elle est là, immobile, à deux ou trois mètres de mon véhicule. J'attends que le conducteur sorte. Il a sans doute besoin d'aide ou d'un renseignement. Je ne vois pas pourquoi il se serait arrêté, autrement. Je me dis qu'il a peut-être crevé ou qu'il a un malaise... Enfin bon, tout est possible.

– Combien de temps il est resté derrière son volant ? voulut savoir Luther.

– Quinze, vingt minutes. J'ignore si vous connaissez les Dodge Monaco mais c'est en quelque sorte la Cadillac du pauvre. Et ce n'est vraiment pas une voiture pratique pour

trimbaler un canoë. Le moteur tourne au ralenti, je vois une silhouette bouger dans l'habitacle, mais elle est en partie masquée par les reflets du pare-brise. Apparemment, le conducteur refuse de sortir. Pas de coup de klaxon, aucun signe pour attirer mon attention. Il ne fait rien.

« Je termine de remplir la paperasse, je range mon appareil photo et mes dossiers dans la voiture. Je suis sur le point de partir mais quelque chose me retient. Cet imbécile a peut-être besoin d'un coup de main. Alors je marche jusqu'à la Dodge. Le type baisse sa vitre. Je vois un genre de bûcheron, grosse barbe, traits épais, qui me sourit.

« "Il vous faut quelque chose ? je demande.

« – Non, monsieur", dit-il poliment. Il a presque le même âge que moi, même si c'est difficile à estimer avec la barbe, et il m'offre une espèce de rictus qui oscille entre la moquerie et la démenche.

« "Vous êtes perdu ? je demande.

« – Non, monsieur. Pas perdu." Son rictus ne fléchit pas d'un poil, il ressemble à une marionnette. "Je suis très exactement à ma place", ajoute-t-il. Mot pour mot : *exactement à ma place*.

« À ce moment-là, je remarque le fusil sur le siège passager, le canon appuyé au dossier, dirigé vers le toit. Les voyants rouges se mettent à clignoter dans ma tête. Je me rends compte que si ce gars me tire dessus, on ne retrouvera jamais mon corps dans ce bled perdu. Et vu son allure, je me dis qu'il est parfaitement capable de m'abattre. Avec son sourire trop fixe, ses yeux trop profonds, on dirait qu'il s'efforce de paraître avenant, comme s'il essayait de me convaincre qu'il est quelqu'un de normal. Mon inquiétude ne provient pas uniquement du fusil : en Alaska, tout le monde en a un, même si je n'ai jamais vu personne mettre son arme ainsi sur

le siège. C'est le tableau dans son ensemble qui ne m'inspire pas confiance. Je prends l'air dégagé :

« Vous faites quoi dans le coin ?

« – Je voulais vérifier si vous étiez blanc », qu'il me répond.

« C'en était trop. Je lui ai souhaité bonne journée et je suis retourné à ma voiture. Une semaine plus tard, j'ai vu sa photo à la télé. Il s'appelait Michael Silka et il avait tué neuf personnes dans les environs de Manley, dont un flic et une femme enceinte, ainsi que toute sa famille. Il était mort à la suite d'un échange de coups de feu avec la police, quelques jours après que nous nous sommes croisés sur la Elliott Highway.

– Bon sang », grogna Paul.

Le chauve finit sa bière et posa la chope sur un sous-bock. « Depuis ce jour, je me demande pourquoi Silka m'observait dans sa voiture. Est-ce qu'il essayait de trouver le courage de me faire exploser la tête d'un coup de fusil ? Peut-être qu'il aurait balancé mon corps dans un fossé avant de voler ma bagnole. J'aurais été sa dixième victime. Un beau chiffre tout rond. Si telle était son intention, si c'était la raison pour laquelle il est resté assis au volant de sa Dodge pendant une vingtaine de minutes, alors Dieu seul sait ce qui l'a empêché d'agir.

– Voilà une des histoires les plus terrifiantes que j'aie jamais entendues », fit Luther. Il regardait le client avec des yeux exorbités presque comiques. « Pourtant, le boulot ne m'a pas épargné.

– Je pense souvent à ce qui aurait pu m'arriver », frémit le chauve.

Certaines personnes aiment à ressasser leurs mésaventures, se dit Paul, mais ce type-là semblait vraiment ébranlé. L'homme fit glisser un billet de cinquante sur le comptoir, à côté de la chope vide. « Ce fut un plaisir, messieurs. Bonne

nuît et à la prochaine. » Il mima un pistolet avec son pouce et son index, visa Paul. *Bang!*

Celui-ci le regarda tituber vers la sortie.

« Il s'appelle Tom Justice, commenta Luther. Il habite à quelques rues d'ici. Il vient se soûler de temps en temps, puis il rentre chez lui. » Le taulier regarda son ami. « Tout va bien ? J'imagine que tu te serais bien passé d'une anecdote aussi lugubre en ce moment.

— Je gère », dit Paul, sachant évidemment qu'il n'en était rien.

Il regagna son domicile aux alentours de 22 h 15. Sa tête tournait, il avait trop bu. Ses pensées envisageaient toutes le pire scénario. À huit mille kilomètres de là, on exhumait un corps du sol froid. Peu probable qu'il s'agisse de Danny, mais il ne pouvait écarter cette hypothèse. Pour la première fois depuis la disparition de son frère, un an auparavant, il s'aperçut qu'une partie de lui entretenait l'espoir de le retrouver sain et sauf, quelque part. Cet espoir, aussi ténu que la flamme d'une bougie sur le point de s'éteindre, l'incitait à croire que Danny avait simplement rompu les amarres, qu'il était sorti des radars et vivait désormais comme l'un de ces montagnards en Alaska, presque à l'état sauvage. Peut-être qu'il avait fait son baluchon pour remonter le fleuve Yukon ou traverser le Canada. Il était même possible qu'il ait de nouveau eu maille à partir avec la justice et que sa disparition ait été un acte prémédité de longue date.

Voilà pour la version optimiste, à laquelle Paul parvenait à se raccrocher. Après tout, ce genre de lubies était bien dans le caractère de son frère.

Les nouvelles de ce soir avaient changé la donne. L'espoir s'estompait, l'absence devenait plus cuisante, plus définitive que jamais. La souffrance creusait un grand vide en lui.

Cyril Herry

Nos secrets jamais

Max Monnehay

Somb

Carlos Zanón

Pepe Carvalho

Cesare Battisti

Indio

Petros Markaris

Le Séminaire des assassins

Catherine Dufour

Au bal des absents

Sophie Chabanel

L'Emprise du chat

Arnaud Salaün

Mogok

Michael Radburn

De cendres et d'or

Jacky Schwartzmann

Kasso

À PARAÎTRE

Cloé Mehdi

Cinquante-trois Présages